

20231109 InfoMigrants

<https://www.infomigrants.net/fr/post/53108/etre-ici-cest-mon-devoir-karam-refugie-et-mediateur-culturel-a-bord-du-geo-barents>

[Grand angle](#)



Karam est médiateur culturel à bord du Geo Barents, le navire humanitaire de Médecins sans frontières. Crédit : Médecins sans frontières

"Être ici, c'est mon devoir" : Karam, réfugié et médiateur culturel à bord du Geo Barents

Par [Marlène Panara](#) Publié le : 09/11/2023

En Syrie, en Turquie, en Grèce, en Belgique... Dans chaque pays où il a posé le pied, Karam s'est investi pour les autres. Réfugié à Bruxelles depuis 2015, passé par la route migratoire des Balkans, il s'occupe désormais des migrants secourus par le Geo Barents, le navire humanitaire de Médecins sans frontières. Portrait.

"Welcome my friend, you are safe now" ("Bienvenue mon ami, tu es en sécurité maintenant"). Un par un, [les naufragés sont extirpés de leur petit bateau blanc](#) par l'équipe de sauvetage du Geo Barents. À plus de 50 km des côtes libyennes, en pleine mer, la nuit est noire, l'embarcation tangué. Quand ils posent le pied sur le Zodiac de Médecins sans frontières, la démarche des rescapés est mal assurée. Karam est là pour les guider. Depuis avril 2023, il est l'un des médiateurs culturels du navire.

Avec son binôme, c'est lui qui fait le lien entre les naufragés et le reste de l'équipage. Depuis le sauvetage jusqu'au port de débarquement, toutes ses journées sont occupées à prendre soin des migrants à bord. "Le *deck* [l'espace réservé aux exilés sur le bateau], c'est l'endroit où je me sens bien, où je me sens le plus utile. Si j'étais à la place des survivants, j'aimerais qu'on m'aide, qu'on prenne soin de moi, quelle que soit la langue que je parle, explique-t-il, la voix posée. Car quand on est sur la route de l'exil, on se sent parfois très seul".

Karam parle un peu pour lui. Né à Damas d'un père palestinien et d'une mère syrienne, il a quitté la Syrie à l'âge de 20 ans. Avant d'en partir définitivement, il a d'abord fui la capitale pour Idlib en 2012, après avoir obtenu son bac. Les arrestations liées à la révolution en cours, et la prison où il a passé plusieurs jours difficiles l'ont convaincu de quitter sa famille. À son arrivée dans le nord de la Syrie, avec un ami, ils créent un café culturel dans le centre-ville. "Il y avait une bibliothèque, on passait des films, c'était un espace de rencontres. Même les personnes âgées venaient. On leur offrait un moment de paix et de calme. Je suis très fier de ça", raconte-t-il en dévoilant un large sourire.

Cette "belle aventure" s'arrête trois mois plus tard. Un matin de 2013, la bibliothèque est incendiée "par les islamistes". Quelques semaines après, le lieu est transformé en cours de justice religieuse. "Le message était clair". En danger à Damas, menacé à Idlib, Karam traverse la frontière turque et s'installe à Ankara. Il y travaille quelques mois avec l'ONG Save the Children, puis déménage à Istanbul pour rejoindre des amis. Là encore, en plus de ses petits boulots dans des restaurants de la ville, il s'investit dans le développement d'un centre culturel. Cours de turc, d'arabe, d'espagnol et de japonais, ateliers de couture ... "C'était un vrai carrefour de culture". Des séances de sport et des groupes de parole sont aussi organisés pour les enfants réfugiés, avec un psychologue.

"J'étais heureux en Turquie, j'aimais ma vie. Je le reconnais, j'étais mieux loti que la plupart des autres réfugiés syriens", résume-t-il. Mais le temps passe et Karam ne parvient pas à obtenir de permis de résidence, indispensable pour vivre légalement en Turquie. "À cause de ça, je ne pouvais pas aller à l'université. Je gagnais un peu d'argent par-ci par-là mais tu ne peux pas continuer comme ça éternellement. Ce n'est pas une vie, ça ne te mène nulle part". Le racisme montant en Turquie et [la crainte d'être renvoyé en Syrie](#) le poussent alors sur la route migratoire empruntée par des millions de migrants cette année-là, celle des Balkans.

"Traumatisant et humiliant"

Fin 2015, le Syrien part pour l'Europe, avec la Belgique en ligne de mire. Un pays où la loi était "la plus favorable aux réfugiés", selon lui. Avec un compagnon de voyage, ils choisissent de passer par la frontière terrestre grecque, [dans la région de l'Evros](#). Le duo parvient à traverser le fleuve qui sépare les deux pays, et arrive en Grèce. "On était en train de se changer dans une petite rue quand la police nous a arrêtés". Après deux jours de détention dans un local étroit, Karam et son ami sont ramenés de l'autre côté de l'Evros par les autorités, dans un petit bateau. S'il plaisante de l'épisode – "les Grecs se croyaient en opération commando" - son regard s'assombrit quand il en fait le bilan. "C'est peut-être bête, mais je l'ai mal vécu. Un pushback [refoulement illégal ndlr], ça te fait perdre ta dignité". Karam prend alors conscience de la difficulté du chemin. "J'ai dû me faire à l'idée que ce serait comme ça : traumatisant et humiliant".

>> À (re)lire : [Des migrants refoulés de Grèce retrouvés nus en Turquie](#)

Ne voulant "pas revivre ça", les deux amis optent pour un second chemin, qui passe par la mer Égée. Ils embarquent un matin avec 49 autres personnes sur un petit bateau gonflable, depuis une plage au sud d'Izmir. Le récit de sa traversée est mécanique, rapidement déroulé. "J'avais un gilet de sauvetage, et mes amis me suivaient sur WhatsApp. Des garde-côtes turcs sont venus peu de temps après notre départ et ont fait des vagues autour de nous. Ça bougeait beaucoup. Je leur ai hurlé en turc qu'il y avait des femmes et des enfants. Ils nous ont laissés partir".

Après 1h15 en mer, l'embarcation touche l'île grecque de Lesbos. Des associations attendent le petit groupe. "C'était un peu le chaos quand on est arrivé sur la plage. Les gens étaient perdus, la situation était électrique. Je me suis mis à traduire aux passagers ce que les ONG nous disaient. La tension est retombée d'un coup. Je me suis senti mieux".

"Ces histoires, je les emporte avec moi"

À bord du Geo Barents, la sérénité est comme un mantra pour Karam. C'est lui qui gère l'organisation du barbershop à bord, rase les cheveux et retaille les barbes des exilés, pour leur donner un peu de bien-être. "On le fait la veille du débarquement, ça leur rend leur dignité et leur redonne confiance en eux avant d'entamer leur nouvelle vie".

Ce matin du 6 novembre, lorsqu'un jeune rescapé bangladais lui montre une photo de la coupe de cheveux géométrique du footballeur Kylian Mbappé, Karam acquiesce. Les tensions, les éclats de voix et les bagarres qui peuvent éclater sur le deck après parfois plusieurs jours en mer, serrés les uns contre les autres, il "déteste ça". "Un jour, il y a eu une dispute entre les migrants, ils ne m'entendaient plus. J'ai pris le mégaphone et j'ai hurlé. Je sais comment faire car j'ai été chanteur de black metal. Ça a stoppé tout le monde".



Le barbershop permet aux naufragés de se sentir mieux avant de débarquer en Italie. Crédit : InfoMigrants

Si le jeune Syrien se reconnaît parfois à travers les récits de certains naufragés, il tient à préciser que son parcours n'est "rien" à côté de "celui des personnes qu'on voit ici". "Les naufragés, ils ont connu la torture, l'esclavage en Libye. Moi, j'ai marché, pris des bus et des bateaux". De Lesbos, Karam a pris un ferry pour la Grèce continentale. Puis a traversé la Macédoine du Nord, la Serbie, la Croatie, la Hongrie, et l'Autriche. Arrivé en Allemagne, il est monté dans un dernier train pour [Bruxelles](#). Où il a obtenu le statut de réfugié deux mois après son arrivée.

Dans la capitale belge, il est "heureux". "En tant que réfugié, je vis bien. J'aime cette ville, il y a du monde, c'est cosmopolite, on fait la fête, résume-t-il en buvant une gorgée de maté, cette boisson énergisante originaire d'Amérique du Sud dont il ne se sépare jamais. Même si j'ai un peu de mal avec tout ça quand je rentre après une rotation". Après deux mois sur le navire de MSF, chaque membre d'équipage dispose de deux mois de repos. "À chaque fois, j'ai besoin de deux semaines de transition. Toutes ces histoires qui me sont confiées, je les emporte avec moi. Le soir, elles viennent dans mon lit". Karam a particulièrement été marqué par un rescapé égyptien venu avec son père de 65 ans en Libye. "Il y a eu un problème au moment de l'embarquement pour la Méditerranée, et ils ont été séparés. C'est, je ne sais pas comment le dire ... tellement triste. Ça m'a brisé le cœur", se souvient-il.

Mais à bord du Geo Barents, les moments de cohésion en musique et les blagues échangées posent souvent un voile réconfortant sur un sauvetage compliqué, un témoignage difficile. Karam ne s'imagine pas ailleurs. "C'est parfois lourd à porter d'être ici, mais je considère que c'est mon devoir. Je pense que je suis né pour ce boulot".